

Illisible *

Dominique Machabert

Ma lecture personnelle et partagée du séminaire XXIII « Le sinthome » de Jacques Lacan visait d'abord mon intérêt pour l'écriture de James Joyce et mon intérêt plus général pour la littérature et la vie des écrivains.

Très vite cet intérêt s'est confondu avec celui pour Lacan, au point de prendre, quelques fois, Lacan pour Joyce. Disons que visant Joyce je trouvais Lacan. Et lisant Lacan, je voyais Joyce que par ailleurs je n'ai jamais lu. J'ai essayé Ulysse et n'y suis jamais arrivé. C'est « illisible ».

On a plutôt l'idée du lecteur qu'il lit suivant son entendement et qui, satisfait, tourne les pages. Il donne l'impression de lire mais il ne lit pas, il pense et donc il imagine. Il lit ce qui était prévu et il est content. Quant à la littérature de l'illisible, elle se démarque du bagage symbolique et des apports imaginaires. Elle se démarque du prévu.

Lire ce qui est écrit est difficile - je parle de ce qui est strictement écrit - car on lit bien souvent « entre les lignes » c'est à dire autre chose. Quelque chose d'autre qui se trouve entre, qui se déduit et qui permet la compréhension, compréhension de ce que l'on voudra d'ailleurs mais sur quoi on s'accorde, seul ou à plusieurs, pour continuer.

Avec Lacan, c'est l'épreuve de lire, de strictement lire et de ne pas penser, ne pas imaginer ce qu'il y a entre les lignes. L'épreuve d'attendre et de voir ce que cela fait. Lire l'illisible, c'est ne rien savoir de ce qu'on lit.

Dans le cas de la lecture de Lacan, la difficulté est de se faire docile. C'est à dire d'admettre de continuer la lecture sans comprendre comme on marche sans savoir pour où. Croire et lâcher plutôt que chercher à contrôler. Et c'est ce manque de docilité peut-être, cette crispation sur le texte qui empêche. Il s'agirait moins de comprendre que de se laisser gagner, par surprise, par ce qui s'inscrit dans le ciel mental tout à coup comme une trouvaille, une ouverture soudaine, une surprise qui n'a que peu à voir avec l'intelligibilité et la compréhension et qui chez moi produit une sorte de joie. Une ouverture dans le ciel bouché, épuisé de la partie, de toutes les parties qu'on engage, connues, foutues d'avance d'être prévisibles, lisibles, cousues de fil blanc comme on dit. Il faut un coup de dé, une nouvelle donne. Il faudrait donner ça à lire à un enfant pour voir.

L'illisibilité pour qu'au travers quelque chose d'imprévu passe. Littérature de l'illisible, littérature de ce qui n'est pas prévu. Et nous lecteurs cartéllisants, regarder le passage, promu par la lecture elle-même, de ce qui n'est pas prévu.

M'est venu à l'esprit que le cartel était associatif, impossible à ranger sous le régime du sens commun, de l'idéal en quelque sorte. Que c'est plutôt du « petit a-social » que procède cette expérience de lecture, chacun déconnant discrètement sa raison privée, prom'nant son « p'tit a » mental, sa jouissance.

Sur le coté pépère du lisible, de l'idéal, on pourra penser à ce que Lacan écrit p.245 du Séminaire XI : « Si le transfert est ce qui, de la pulsion, écarte la demande, le désir de l'analyste est ce qui l'y ramène ». Autrement dit, le transfert apaise et le désir de l'analyste dépayse, déménage. Ça déménage, ça dégage du coté de l'illisible.

* A l'occasion d'une présentation/lecture « Outil-cartel » le 23 mai 2014 au 11 bis rue Gabriel Peri à Clermont-Ferrand

